

## LE COURAGE DE NAUSICAA PROLÉGOMÈNES POUR UNE RETERRITORIALISATION DE LA GRÈCE ANTIQUE

Michael LUCKEN

INALCO (Paris)

Invité d'honneur

Lorsque les Ōmu quittent leur sanctuaire pour attaquer les hommes, Nausicaa est la seule qui ait suffisamment d'autorité, de courage et de douceur pour apaiser les dieux-gardiens de la forêt toxique. La Nausicaa de Miyazaki Hayao (né en 1944) est une transposition contemporaine de l'héroïne grecque qui, parmi toutes ses compagnes, fut la seule à accueillir Ulysse en haillons sur le rivage de Schérie. Elle est l'image d'une femme ouverte et sans peur qui, précisément parce qu'elle possède ces qualités, pacifie le monde. Cette figure allégorique sert bien sûr de trame au film de Miyazaki (1984), mais on peut aussi la comprendre, à un niveau extra-diégétique, comme l'image d'un certain rapport à l'étranger, aux modèles et à la culture que le réalisateur propose tant aux spectateurs qu'en amont à ses équipes et à lui-même.

Des références à l'antiquité gréco-romaine s'observent dans d'autres films de Miyazaki : dans les ruines de Laputa, l'île fantastique du *Château dans le ciel* (*Tenkū no shiro Rapyuta*, 1986) ou encore dans l'épisode du *Voyage de Chihiro* (*Sen to Chihiro no kamikakushi*, 2001) où les parents de l'héroïne sont transformés en porcs à l'instar des compagnons d'Ulysse. Mais les références artistiques et littéraires chez Miyazaki étant multiples, il est impossible de fonder une réflexion sur ces seules données. Il faut ouvrir la focale pour que commence à se dessiner une histoire. Du centaure qui apparaît dans *Le Voleur de Bagdad* (*Bagudado-jō no tōzoku*, 1926) de Ōfuji Noburō (1900-1961) aux chevaliers du Zodiaque dans la série éponyme (*Seinto seiya*, 1986-1989) de Kurumada Masami (né en 1953), en passant par l'*Arcadie*, le vaisseau que pilote Albator (*Uchū kaizoku kyaputan Hārokku*, 1978-1979), les allusions à l'antiquité gréco-romaine ponctuent l'histoire du cinéma d'animation japonais. Elles sont particulièrement visibles et nombreuses au cours des années 1980 (*Arion, Ulysse 31...*), période florissante au cours de laquelle la dénomination *manga eiga* (cinéma de *manga*) a progressivement été remplacée dans le vocabulaire courant par le mot *anime* (contraction de l'anglais *animation*), dont l'origine, soit dit en passant, est elle aussi latine...

Comment comprendre cette filiation ? Mon hypothèse est que ces références ne doivent pas être uniquement perçues comme des renvois métaphoriques à l'Europe et aux États-Unis, mais comme l'expression d'un long processus d'appropriation des valeurs et des formes de l'Antiquité. À l'instar de l'Allemagne du XIX<sup>e</sup> siècle, le Japon a construit depuis l'ère Meiji une relation à la Grèce qui lui est propre et dont les manifestations s'observent aussi dans l'architecture, la danse, la sculpture, la littérature, ou encore le droit, l'histoire de la médecine et des sciences et, bien sûr, la philosophie. Comme l'écrit Giorgio Amitrano dans un article récent :

On peut trouver tout au long du XX<sup>e</sup> siècle tant de références à l'histoire, l'art, la philosophie et la littérature grecs dans la plupart des domaines de la culture japonaise qu'il n'est pas exagéré de dire que la Grèce ancienne a contribué de manière significative à la construction de l'identité moderne japonaise<sup>152</sup>.

Pourtant ces liens, aussi visibles soient-ils, ont très peu été mis en avant dans les études japonaises. Outre Amitrano, Aso Noriko est l'une des rares spécialistes qui aient tenté, dans son article « Greece of the East: Philhellenism in Imperial Japan », d'analyser ce phénomène dans ses différentes dimensions<sup>153</sup>. Cette occultation est l'expression d'un malaise. Jack Goody, par exemple, voit dans la valorisation des études classiques chez les peuples qui ont subi la domination de l'Occident le comble de la soumission mentale<sup>154</sup>. Il est certes indéniable que l'entreprise coloniale européenne s'est beaucoup servie de l'Antiquité pour asseoir sa légitimité. Sous cet angle, l'assimilation de la culture grecque par les Japonais ressort comme la manifestation paroxystique et caricaturale d'une propension à l'imitation, ce que peu de spécialistes sont prêts à assumer. Mais cette position est fragile car elle s'appuie sur un implicite rarement mis en question : « la Grèce, c'est Nous ». Aujourd'hui encore, la Grèce antique tend à être considérée comme l'héritage « naturel » de l'Occident. Que les puissances coloniales

---

<sup>152</sup> Giorgio Amitrano, « Echoes of Ancient Greek Myths in Murakami Haruki's novels and in Other Works of Contemporary Japanese Literature. » In *Ancient Greek Myth in World Fiction since 1989*, sous la direction de Justine McConnell et Edith Hall, Londres, Bloomsbury, 2016 : 92.

<sup>153</sup> Aso Noriko, « Greece of the East: Philhellenism in Imperial Japan. » In *When Worlds Elide: Classics, Politics, Culture*, sous la direction de Karen Bassi et Peter Euben, Lanham, Lexington Books, 2010 : 19-42 ; en français, voir : Jean-Noël Robert, « La constitution d'une tradition grecque au Japon du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de la Villa « Kérylos »*, n° 27, Paris, éditions de Boccard, 2016 : 337-362 ; Michael Lucken, *L'Archipel du sens*. Paris, Perrin, 2016 : 93-107.

<sup>154</sup> Jack Goody, *Le Vol de l'histoire*. Trad. F. Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2010 : 445.

aient revendiqué leur filiation avec Athènes est une chose, qu'il existe un lien consubstantiel en est une autre. Le refus de partager concrètement cet héritage paraît encore plus fort que l'envie d'en promouvoir la communalité.

Ce double standard – oui, la Grèce est universelle ; mais non, elle « Nous » appartient, citer la Grèce, c'est toujours citer l'Occident – doit être souligné et interrogé, de même que tous ses corollaires. La Grèce, quand elle apparaît dans les *anime*, la littérature ou l'architecture japonaises, peut-elle être séparée de l'Occident moderne et se voir attribuer une forme d'autonomie ? Peut-il y avoir une vraie universalité des valeurs et des formes de la Grèce antique ? Et plus profondément encore : la démocratie, la liberté et tous les idéaux que l'on rattache à la Grèce ne sont-ils que le reflet de la puissance de l'Occident, autrement dit les valeurs dominantes ne sont-elles que le résultat d'un rapport de force ? À l'inverse, peut-on leur attribuer une forme de généralité abstraite ?

Ces interrogations forment l'horizon de mes recherches actuelles. Je n'ai ni les moyens ni le temps de les traiter ici sous une forme développée. Je me contenterai de relever trois facettes de l'histoire du Japon moderne qui me semblent fournir un premier socle de travail : 1) l'existence d'une solide tradition universitaire d'études gréco-latines ; 2) une relation à la Grèce qui présente une proximité structurelle avec ce qu'on observe dans les pays européens ; 3) l'importance de l'imaginaire grec.

### **Les études grecques au Japon**

Au moment d'écrire le scénario de *Nausicaa de la vallée du vent*, Miyazaki avait en sa possession un ouvrage intitulé *Gods, demigods and demons: an encyclopedia of Greek mythology*, de l'historien américain Bernard Evslin (1922-1993). Il y a puisé un certain nombre d'informations qui ont alimenté la perception de son héroïne. Au premier abord, sa connaissance de la Grèce semble largement tributaire de cet auteur. Toutefois, Miyazaki n'a pas lu cet ouvrage en anglais, mais en japonais, dans une traduction de Kobayashi Minoru (né en 1943), un jésuite formé à l'université de Tōkyō en Lettres classiques qui effectua une grande partie de sa carrière comme professeur de théologie à l'université Sophia<sup>155</sup>.

La réception de la civilisation grecque au Japon possède une histoire plus longue et plus profonde qu'on ne l'imagine souvent.

---

<sup>155</sup> Bernard Evslin, *Girishia shinwa shōjiten (Gods demigods and demons: an encyclopedia of Greek mythology)*. Trad. Kobayashi Minoru, Tōkyō, Shakai shisō-sha, 1979.

Comme le fait observer Frédéric Girard, les jésuites ont commencé à introduire la pensée aristotélicienne dans l'archipel dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Avant même la Restauration de Meiji, plusieurs savants grecs avaient acquis une grande renommée. C'est en particulier le cas d'Euclide, dont la géométrie commença à être utilisée au XVIII<sup>e</sup> siècle, et d'Hippocrate qui connut un succès considérable auprès des médecins suite à la publication en 1799 d'une biographie écrite par Ōtsuki Gentaku (1757-1827)<sup>156</sup>. Les noms de Socrate, Platon, Aristote étaient eux aussi connus de certains savants, comme Takano Chōei (1804-1850)<sup>157</sup>. Ce phénomène s'accéléra après 1868. La première histoire générale de la Grèce antique parut en 1878<sup>158</sup>. Les *Œuvres complètes* de Platon furent disponibles entre 1903 et 1911, les principaux traités et recueils d'Aristote et Épictète, au début des années 1920. À compter de cette époque, le public cultivé pouvait aussi avoir accès à des textes d'Héraclite, Diogène et Plutarque.

La connaissance de la Grèce antique au Japon aujourd'hui s'appuie sur un travail de fond, mené avec patience et sérieux. Dès l'époque d'Edo, certains savants ont possédé des notions de grec. Tsuji Norinobu, ou Ranshitsu (1756-1836), par exemple, est réputé avoir appris cette langue en sus du hollandais, du pali et du russe<sup>159</sup>. Après 1868, toutes les cohortes de boursiers envoyés dans les universités occidentales y ont reçu des formations où les savoirs classiques étaient toujours présents. Beaucoup d'entre eux occupèrent à leur retour des fonctions importantes dans l'armée, l'administration ou l'université. Kanda Naibu (1857-1923), qui étudia au Amherst College (Massachusetts) entre 1871 et 1879 et dont le nom reste surtout associé à des grammaires anglaises, fut en 1886 l'un des premiers à proposer des cours de latin et de grec à l'université de Tōkyō. Les missionnaires chrétiens ont eux aussi propagé une connaissance diffuse de ces deux langues auprès de leurs ouailles. Ishihara Ryō (1849-1904) les a étudiées auprès d'un pasteur originaire de l'Ohio dès les années 1870. De façon générale, les connaissances acquises au début de l'ère Meiji étaient encore fragiles, mais elles forment un premier socle sur lequel s'est constitué le savoir ultérieur et, surtout, appartiennent à une élite qui

---

<sup>156</sup> Grant Kohn Goodman, *Japan: The Dutch Experience*. Londres, Bloomsbury, 2012 (1986) : 120.

<sup>157</sup> Takano Chōei, « Les théories des philosophes occidentaux (1836) ». Trad. et commentaire F. Girard, *Ebisu*, n° 51, 2014 : 213-248.

<sup>158</sup> Nagai Kyūichi, *Girisha-shi : zen* [Histoire de la Grèce : version complète]. Tōkyō, Monbushō, 1878.

<sup>159</sup> Grant Kohn Goodman, *op. cit.*, 2012 : 145.

a transmis aux générations suivantes l'idée qu'il était valorisant de poursuivre dans cette voie. Cette étape fut cruciale, car l'acquisition massive de données culturelles nouvelles ne peut se faire qu'à la condition que cet effort soit perçu comme positif par les individus.

Le recrutement par l'université de Tōkyō en 1893 de Raphael Koeber (1848-1923), philosophe russe d'origine allemande, marque une étape importante dans le développement des études classiques occidentales. À travers les cours de grec qu'il donnait en marge de son enseignement, Koeber contribua à former la première génération de vrais spécialistes, à commencer par Sakaguchi Takashi (1872-1928) et Tanaka Hidenaka (1886-1974). En 1924, Tanaka devint le premier titulaire au Japon d'une chaire spécialisée dans les études grecques et latines, à l'université de Kyōto. Auteur d'une *Grammaticae Graecae Rudimenta* (1927) qui a fait référence pendant des décennies, il eut une influence considérable<sup>160</sup>. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la discipline continua de croître. Les travaux de Tanaka Michitarō (1902-1985) sur Platon, notamment, rencontrèrent un écho important. Plusieurs grands textes du classicisme allemand, comme *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques* de Winckelmann, furent aussi traduits pour la première fois au cours de ces années<sup>161</sup>. Mais, contrairement à ce qu'on observe dans d'autres domaines, cet élan ne fut pas brisé par la défaite. La création en 1950 de l'Association japonaise des études classiques occidentales (Nihon seiyō koten gakkai) leur donna une visibilité nouvelle. Cette association, dont le premier président fut Kure Shigeichi (1897-1977), n'a cessé depuis de se développer. En 2000, elle comptait environ 600 membres. Certains chercheurs japonais ont acquis une reconnaissance qui dépasse largement les frontières de l'archipel, comme Sakurai Mariko (née en 1943), pionnière des études féministes sur le monde grec, ou Nōtomi Noburu (né en 1965), qui était jusqu'à récemment président de la Société platonicienne internationale.

Il existe dans l'Université japonaise une solide tradition d'études classiques, en particulier dans les domaines de la philosophie, de l'histoire de l'art, de l'histoire de la médecine, de l'histoire du droit et de l'histoire politique. Le nombre de traductions du grec, de livres

---

<sup>160</sup> Voir Matsudaira Chiaki, « Tanaka Hidenaka sensei to Nihon koten seiyōgaku [Tanaka Hidenaka et les études classiques occidentales]. » *Kodai bunka*, 38-8, août 1986 : 42.

<sup>161</sup> J. Winckelmann, *Girishia geijutsu mohōron (Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques dans la sculpture et la peinture / Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst)*. Trad. Sawayanagi Daigorō, Tōkyō, Zauhō kankōkai, 1943.

et d'articles scientifiques est considérable : la bibliographie complète du champ entre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et 1945 nécessite un ouvrage en trois tomes<sup>162</sup>. Même si, dans le cas de Miyazaki, la découverte de la Grèce s'est effectuée en partie à travers des traductions de l'anglais, la médiation occidentale n'est pas indispensable. Bien qu'à l'origine tributaire des connaissances européennes et américaines, les études classiques au Japon ont progressivement acquis une forme d'autonomie. Il est essentiel de le reconnaître. Il n'existe pas d'impossibilité épistémologique à investir en profondeur et de manière durable le champ des études gréco-latines pour un pays non occidental.

### **Copie ou appropriation ?**

Sakaguchi Takashi fut professeur à l'université de Kyōto entre 1907 et sa mort en 1928. Historien et philologue, il contribua à diffuser la connaissance du monde hellénique et romain auprès de toute une génération de hauts fonctionnaires, entrepreneurs et intellectuels. En introduction de son principal ouvrage, *La diffusion de la civilisation grecque à travers le monde (Sekai ni okeru Girisha bunmei no chōryū, 1917)*, il explique : « Depuis que, à la faveur de la Restauration de Meiji, la civilisation occidentale s'est mise à pénétrer massivement jusque dans notre pays, l'influence de la pensée et des arts, qu'il y a quelque deux mille ans les Grecs ont élaborés, a commencé à se manifester et elle s'est insensiblement insinuée dans tout ce qui a trait chez nous à la politique, la religion, la philosophie, ou encore la vie des arts »<sup>163</sup>. Sakaguchi reconnaît que la dette à l'égard de la Grèce est une conséquence de l'influence de l'Occident. Toutefois, à l'inverse de beaucoup de ses contemporains, il n'en tire pas la conclusion que le Japon doit trouver le moyen d'effectuer sa Renaissance en puisant dans son propre patrimoine, il soutient au contraire que le Japon doit suivre le chemin grec, comme les Européens depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

Sakaguchi n'était pas le seul à défendre cette position. Comme il le fait remarquer dans son ouvrage, on pouvait observer au cours de l'ère Taishō des bâtiments néo-classiques dans la plupart des villes de l'archipel. Nombre de ces bâtiments n'ont pas survécu, mais la

---

<sup>162</sup> Watanabe Masahiro (sous la direction de), *Nihon Seiyō kotengaku bunken-shi : Kirishitan jidai kara Shōwa 20 nen made no chosaku bunken nenpyō* [Histoire des sources des études classiques occidentales au Japon : chronologie des sources écrites depuis l'introduction du christianisme jusqu'à 1945]. 3 tomes (+ CD ROM), Kyōto, Watanabe M., 2001.

<sup>163</sup> Sakaguchi Takashi, *Sekai ni okeru Girisha bunmei no chōryū* [La diffusion de la civilisation grecque à travers le monde]. Tōkyō, Bunkadō shoten, 1917 : 2.

bibliothèque municipale de Nakanoshima (1904), à Ōsaka, et le Musée national de Taiwan (1908), à Taipei, rappellent l'importance de ce style architectural au début du XX<sup>e</sup> siècle. À l'instar des pays européens qui ont multiplié les réalisations matérialisant de façon ostentatoire la continuité avec la Grèce antique au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, un phénomène similaire s'est produit au Japon au cours des années 1900-1930. Le Japon a non seulement revendiqué une filiation avec la culture hellénique, mais il s'est projeté en Asie sous les traits du civilisateur athénien.

Devant ce phénomène, il est tentant d'affirmer que le Japon n'a pas véritablement imité la Grèce, mais seulement l'Occident moderne ; qu'il s'est contenté de faire la copie de la copie, qu'il a repris des formes sans voir ce qu'elles signifiaient, qu'il a singé sans comprendre. Comme la rapide pénétration des auteurs grecs le suggère, cette position est intenable. L'intérêt pour l'architecture néo-classique possède fondamentalement une double dimension. La première, que l'on peut qualifier d'indirecte, a en effet vu les architectes japonais s'intéresser au néo-classicisme parce que c'était l'un des courants les plus puissants en Occident au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais ceci n'exclut pas un rapport direct qui est manifeste dans la manière dont les architectes de l'ère Meiji ont essayé de tracer des ponts entre leurs traditions et la Grèce antique. Il est impossible de séparer ces deux plans. L'intérêt du Japon pour la Grèce indique toujours un positionnement au sein d'une géopolitique culturelle, pour autant, il ne lui est jamais réductible et implique non seulement l'acquisition d'un ensemble de connaissances factuelles, mais aussi le développement d'une réflexion critique. De ce point de vue, le cas japonais n'est absolument pas spécifique. Comme le montrent les exemples de la Madeleine, du British Museum et du Capitole, trois édifices de prestige qui furent construits exactement à la même époque, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis n'étaient pas dans des recherches parallèles et déconnectées d'une Grèce éternelle, ils étaient consciemment engagés dans un mouvement de rivalité mimétique. Replacée dans le contexte de compétition internationale pour l'héritage antique, le néo-classicisme japonais perd sa singularité. Il ne faut pas le voir comme un réflexe d'imitation coloniale, ainsi qu'on l'a trop souvent compris, mais comme une affirmation d'autonomie vis-à-vis des puissances coloniales et même, davantage, comme l'affirmation de sa propre légitimité à devenir un modèle, ainsi que le montre l'exemple taiwanais.

### Une vision romantique de la Grèce

Parallèlement à cet élan de connaissance positive, s'observe un autre mouvement, plus irrationnel, visant à faire du Japon la Grèce de l'Orient. Ce phénomène a joué un rôle significatif dans la capacité du Japon à se fondre dans le corps occidental pour donner naissance à un être hybride, ainsi que les *anime* le montrent si bien. L'association fantasmagorique du Japon à la Grèce n'est cependant pas d'origine japonaise, mais européenne. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Engelbert Kaempfer (1651-1716) écrivait par exemple que les Japonais, comme les Grecs, étaient l'une des « Nations » de Babel, qui avait migré vers l'est au moment du Déluge. L'idée d'un lointain cousinage des deux peuples est l'une des nombreuses thèses sur l'« origine des races » ayant vu le jour à cette époque. Ce rapprochement prit une forme plus poétique au XIX<sup>e</sup> siècle. Le Japon est alors régulièrement cité comme réincarnation de la Grèce antique, lieu vivant d'une esthétique perdue où l'art et la vie ne font qu'un. Edmond Pottier (1855-1934), conservateur au musée du Louvre, retrouve ainsi dans l'art japonais « des procédés techniques, un système d'ornementation, une observation de la réalité vivante, une simplification du modelé, en un mot, un *style* tout à fait apparenté à celui des Grecs<sup>164</sup> ». Il en déduit un peu plus loin : « L'art japonais et l'art grec sont *impressionnistes* de la même façon »<sup>165</sup>. Ces images font partie des lieux communs du japonisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, début du XX<sup>e</sup>. On en trouve des exemples chez Guimet, Bing, Fenollosa, Gonse, Rodin ou encore Clémenceau. La géographie, l'esthétique, le polythéisme sont autant d'éléments qui sont tour à tour cités pour expliquer l'« étrange parenté » que relève aussi Lafcadio Hearn entre les deux nations-archipels<sup>166</sup>.

Certains auteurs japonais semblent avoir pris au mot les Européens, et se sont à leur tour inventés comme les Grecs de l'Extrême-Orient. L'architecture et la sculpture furent les lieux emblématiques de ce mouvement. L'architecte Itō Chūta (1867-1954) joua à cet égard un rôle majeur. Dès 1893, il défendit la thèse selon laquelle le léger renflement des colonnes du Hōryūji serait le signe d'une influence grecque, puisque cette technique, dite *entasis*, est caractéristique de l'ordre dorique. Plusieurs historiens de l'art ont aussi vu dans la statuaire bouddhique de Heian, et en particulier dans la *Kannon* du Chūgūji, le reflet du classicisme grec véhiculé en

---

<sup>164</sup> Edmond Pottier, « Grèce et Japon. » *Gazette des beaux-arts*, n° 397, juillet 1890 : 109.

<sup>165</sup> *Ibid.*, 1890 : 110.

<sup>166</sup> Lafcadio Hearn, *Pèlerinages japonais*. Trad. M. Logé, Paris, Mercure de France, 1932 : 122.



Asie par les conquêtes d’Alexandre et le rayonnement de la culture du Gandhara. La ressemblance des « sourires archaïques » grec et japonais a fait rêver des générations d’historiens et de créateurs. Comme l’écrit Watsuji Tetsurō (1889-1960) : « On peut trouver là un lien de parenté avec la sensibilité esthétique des Grecs comme celui qui unit deux frères éloignés »<sup>167</sup>. Derrière ces rapprochements, s’exprime la question suivante : à qui appartient la culture grecque ? En revendiquant une part de l’héritage gréco-bouddhique, ces intellectuels soulignaient que les Grecs ont toujours eu les yeux davantage tournés vers l’Orient que vers la Bretagne, que l’héritage hellénique n’est pas seulement européen, que le Japon a légitimement le droit de revendiquer une culture qui est déjà un peu la sienne.

Kimura Takatarō (1870-1931) est sans doute celui qui poussa cette logique à son paroxysme. Angliciste, ultra-nationaliste, premier traducteur de Platon et Byron en japonais, Kimura a repris à partir du début des années 1910 une thèse déjà avancée avant lui par Taguchi Ukichi (1855-1905), selon laquelle le peuple japonais ne serait pas issu de la Japonésie<sup>168</sup>. Étayant son analyse avec d’improbables rapprochements linguistiques, il soutient avec force l’idée que les Japonais sont originaires d’Arménie. Ce n’est que plus tard que ceux-ci auraient migré vers l’est jusqu’aux îles qu’ils occupent actuellement<sup>169</sup>. Ils sont à ce titre les ancêtres de la plupart des civilisations du monde eurasiatique, à commencer par les Grecs, auxquels ils auraient apporté la philosophie :

Les Japonais qui vivaient à l’époque en question n’étaient pas encore parvenus dans le Japon extrême-oriental qui est le nôtre, ils étaient établis en Inde. Les Grecs, de leur côté, étaient aussi en Afrique et en Inde et comme, au cœur de leur société, se trouvaient les anciens Hellènes, autrement dit les hommes du Yamato [sic.], il existe des liens ancestraux et des relations spectaculaires entre Grecs et Japonais, si bien que l’on parvient logiquement à la conclusion que ce qu’on appelle la philosophie grecque n’est que la transmission fragmentaire vers l’ouest du bouddhisme nippon.<sup>170</sup>

Pendant vingt ans, Kimura ne cessa de défendre sur ce mode caricatural la thèse d’un Japon originel caucasien, berceau de la

---

<sup>167</sup> Watsuji Tetsurō, *Koji junrei* [Pèlerinage aux vieux temples]. Tōkyō, Iwanami shoten, 2007 (1919) : 247.

<sup>168</sup> Cf. Oguma Eiji, *Tan.itsu minzoku shinwa no kigen* [Les origines du mythe de l’homogénéité ethnique]. Tōkyō, Shin.yōsha, 1997 : 172-185.

<sup>169</sup> Kimura Takatarō, *Sekai shisō no gensen* [Les origines de la pensée dans le monde]. Tōkyō, Kyōbunsha, 1929 : 18.

<sup>170</sup> *Ibid.*, 1929 : 10-11.

civilisation dans le monde. L'œuvre de Kimura n'est pas passée à la postérité, mais elle est caractéristique d'un vaste mouvement de renversement des logiques de domination culturelle. On retrouve d'ailleurs des thèses similaires, bien que moins outrancières, chez de nombreux auteurs de l'époque. Aujourd'hui encore, un mouvement religieux comme *Kōfuku no kagaku* (La science du bonheur) défend des positions proches de celles de Kimura jadis. Que ce soit de façon consciente ou non, un certain nombre de Japonais, retournant le rapport de sujétion symbolique qui les liait à la Chine et à l'Europe, se sont inventés de toute pièce comme les Grecs de l'Asie, sont devenus des marins, des conquérants, des médaillés olympiques, des prix Nobel, des modèles de créativité. À l'instar du *Griechenmythos* allemand au XIX<sup>e</sup> siècle, ils ont utilisé l'imaginaire grec pour redéfinir et donner sa cohésion à la nation tout en lui insufflant un esprit de conquête. Comme en Allemagne encore, il s'agit d'un mouvement fondamentalement romantique où un Ailleurs mythique a servi à ré-enchanter un monde dont les dieux avaient été chassés.

### Conclusion

Le Japon n'est pas le seul pays qui ait été rapproché de la Grèce par les Européens, ni le seul où certains se soient imaginés comme les nouveaux héritiers du monde hellénique. L'Inde, la Chine, le Cambodge, récemment Singapour en Asie, le Sénégal en Afrique à travers la voix de Senghor, sont d'autres exemples, sans parler de toutes les villes (Boston, Edimbourg, Madurai, Weimar...) qui se targuent d'être des Athènes régionales. Derrière ces différentes revendications, il y a bien sûr une volonté d'acquérir du prestige, des savoirs, des modes de vie. Mais, plus profondément, se joue une tentative de sublimation de soi dans le miroir de l'autre sublimé.

Un des traits de l'hellénisme au Japon, comme dans bien des pays, est sa dimension érotique et, plus particulièrement, homo-érotique. Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, de Kimura Takatarō à Kurumada Masami, en passant par Mishima Yukio (1925-1970), hellénisme et homo-érotisme ont travaillé ensemble. Mais ce qui est particulièrement marqué au Japon, comme de nouveau en Allemagne, est l'articulation de ces deux valeurs avec le nationalisme. Le désir d'« être grec » correspond à un désir de réplication homologique, mais ce n'est pas la simple reproduction du même. C'est la reproduction du même *en mieux*. C'est ce *en mieux* auquel il faut être attentif. Car le *mieux* ne se désire pas de façon autarcique, il ne se comprend que dans un rapport de dépassement. Pour le dire autrement, si l'on veut être soi en mieux,

ce n'est pas seulement pour être mieux soi-même, mais pour être mieux que l'autre. Je pose ici les choses de façon générale, mais cette analyse est évidemment applicable à toutes les réalisations culturelles que j'ai mentionnées, à commencer par le cinéma d'animation. Les références grecques chez Miyazaki s'inscrivent dans cette double dynamique de dépassement positif d'une histoire locale (tirer le cinéma d'animation japonais vers le haut) et de rivalité avec les productions étrangères, ce qui suppose d'être commensurable, donc d'avoir des références et des formes communes.

Pour conclure, le rapport du Japon à la Grèce est évidemment tributaire de l'Occident, mais les Japonais ont développé non seulement une connaissance propre de la Grèce, mais aussi un imaginaire qui leur appartient. C'est à la fois un rapport direct qui produit de la connaissance, mais c'est aussi un type de positionnement vis-à-vis des autres nations. Certes, l'intensité de la pénétration grecque y est moindre qu'en Europe, mais cela ne modifie pas le schéma au niveau structurel.

Plus largement, l'examen de l'appropriation de la culture grecque par le Japon permet d'interroger les conditions d'une nouvelle forme d'universalité en partie affranchie de la médiation occidentale. Il permet aussi de tracer les linéaments d'une *histoire réorientée*, c'est-à-dire d'une histoire qui, en se libérant du poids de ses contradictions internes, assume de poser à nouveau devant elle un ensemble d'idées – l'autonomie individuelle, la démocratie, la rationalité – tel un nouvel orient, une nouvelle direction positive du sens. À l'heure où la pensée critique semble tourner à vide face à la résurgence des rêves identitaires et du fanatisme religieux, une reterritorialisation de la Grèce paraît plus nécessaire que jamais.

### **Bibliographie**

AMITRANO, Giorgio. « Echoes of Ancient Greek Myths in Murakami Haruki's novels and in Other Works of Contemporary Japanese Literature. » In *Ancient Greek Myth in World Fiction since 1989*, sous la direction de Justine MCCONNELL et Edith HALL. Londres, Bloomsbury, 2016.

ASO, Noriko. « Greece of the East: Philhellenism in Imperial Japan. » In *When Worlds Elide: Classics, Politics, Culture*, sous la direction de Karen BASSI and Peter EUBEN. Lanham, Lexington Books, 2010 : 19-42.

EVSLIN, Bernard. *Girishia shinwa shōjiten (Gods demigods and demons: an encyclopedia of Greek mythology)*. Trad. Kobayashi Minoru, Tōkyō, Shakai shisō-sha, 1979.

GOODMAN, Grant Kohn. *Japan: The Dutch Experience*. Londres, Bloomsbury, 2012 (1986).

GOODY, Jack. *Le Vol de l'histoire*. Trad. F. Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2010.

KIMURA, Takatarō. *Sekai shisō no gensen* [Les origines de la pensée dans le monde]. Tōkyō, Kyōbunsha, 1929.

LAFCADIO, Hearn. *Pèlerinages japonais*. Trad. M. Logé, Paris, Mercure de France, 1932.

LUCKEN, Michael. *L'Archipel du sens*. Paris, Perrin, 2016.

MATSUDAIRA, Chiaki. « Tanaka Hidenaka sensei to Nihon koten seiyōgaku [Tanaka Hidenaka et les études classiques occidentales]. » *Kodai bunka*, 38-8, août 1986.

NAGAI, Kyūichi. *Girisha-shi : zen* (Histoire de la Grèce : version complète), Tōkyō, Monbushō, 1878.

OGUMA, Eiji. *Tan.itsu minzoku shinwa no kigen* [Les origines du mythe de l'homogénéité ethnique]. Tōkyō, Shin.yōsha, 1997.

POTTIER, Edmond. « Grèce et Japon. » *Gazette des beaux-arts*, n° 397, juillet 1890 : 109.

ROBERT, Jean-Noël. « La constitution d'une tradition grecque au Japon du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de la Villa « Kérylos »*, n° 27, Paris, éditions de Boccard, 2016 : 337-362.

SAKAGUCHI, Takashi, *Sekai ni okeru Girisha bunmei no chōryū* [La diffusion de la civilisation grecque à travers le monde]. Tōkyō, Bunkadō shoten, 1917.

TAKANO, Chōei. « Les théories des philosophes occidentaux », 1836. Trad. et commentaire F. Girard, *Ebisu*, n° 51, 2014.

WATANABE, Masahiro (sous la direction de). *Nihon Seiyō kotengaku bunken-shi : Kirishitan jidai kara Shōwa 20 nen made no chosaku bunken nenpyō* [Histoire des sources des études classiques occidentales au Japon : chronologie des sources écrites depuis l'introduction du christianisme jusqu'à 1945]. 3 tomes (+ CD ROM), Kyōto, Watanabe M., 2001.

WATSUJI, Tetsurō. *Koji junrei* [Pèlerinage aux vieux temples]. Tōkyō, Iwanami shoten, 2007 (1919).

WINCKELMANN, Johann Joachim, *Girishia geijutsu mohōron* (*Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques dans la sculpture et la peinture / Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst*), 1755. Trad. Sawayanagi Daigorō, Tōkyō, Zauhō kankōkai, 1943.